

Animateur-passeur Entretien avec Jean-Marc Massie

Spirale

Numéro 192, septembre–octobre 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Spirale (2003). Animateur-passeur : entretien avec Jean-Marc Massie. *Spirale*, (192), 25–27.

ANIMATEUR-PASSEUR

ENTRETIEN AVEC JEAN-MARC MASSIE

AUTEUR du *Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain* (Planète rebelle) et cofondateur des *Dimanches du conte*, Jean-Marc Massie est, comme praticien et théoricien, l'un des principaux acteurs du renouveau du conte au Québec. Retrçant son parcours mêlé au renouveau du conte, il s'arrête à un rôle qu'il affectionne tout particulièrement, celui d'« animateur-passeur ».

SPIRALE — Jean-Marc Massie, vous êtes passé d'une thèse sur l'avenir du sujet à l'heure des nouvelles technologies de l'information à la pratique du conte, deux choses en apparence éloignées. C'est un parcours assez étrange.

JEAN-MARC MASSIE — L'important, c'est d'avoir un sujet, c'est le cas de le dire. La parole a toujours fait partie de ma démarche universitaire ou intellectuelle. Dans ma tête, il y avait l'image de l'intellectuel français, sa manière de parler, de prendre position et de tenter de faire sens, si possible avec élégance. J'ai toujours été attiré par cette figure. Mais mon rêve d'adolescent était de devenir le David Bowie, le Mike Jagger du Québec. J'ai compris assez vite que pour devenir un rock star, il valait mieux être anglo-saxon et maîtriser l'anglais. Alors j'ai décidé que ce serait par l'université que j'allais réaliser mon rêve : je serais celui qui allait enflammer les auditoires en leur expliquant le monde, celui qui rendrait une certaine culture accessible, séduisante. J'ai compris très vite qu'avant la vérité et l'objectivité, il y a la séduction et que plusieurs universitaires parviennent à établir une communication avec leur auditoire par leur manière d'argumenter, grâce à leur éloquence en somme. L'art oratoire a drôlement sa place dans les lieux du savoir ! Je voulais arriver là où on ne m'attendait pas. Le petit banlieusard de Laprairie décide à un moment donné qu'il va faire une thèse de doctorat à la Sorbonne.

SPIRALE — Rien de moins que la Sorbonne !

JEAN-MARC MASSIE — Les symboles ! J'avais la superficialité de la rock star. Le costume, les aparats de la star universitaire qui allait faire des conférences à travers le monde, être acclamée pour un essai génial !

SPIRALE — Vous étiez séduit et fasciné par la parole ?

JEAN-MARC MASSIE — Effectivement ! Après coup, je vois que ce qui m'intéressait dans ces figures de star était relié à l'art de la parole, qu'elle soit chantée, contée ou argumentative. Avant de séduire, j'ai été séduit par des hommes et des femmes de parole. J'avais des oncles et des

tantes qui étaient des grandes gueules. Ils étaient des conteurs, mais ils ne le savaient pas et nous ne le savions pas. Devenus banlieusards en deux générations, ils venaient de familles de pêcheurs gaspésiens. L'origine était oubliée. C'était des gens qui prenaient un plaisir fou dans les fêtes de famille. Ils avaient cette capacité prodigieuse de conter un truc anodin et d'en faire quelque chose qui nous tenait suspendus à leurs lèvres. Mais il y avait aussi dans cela quelque chose de violent. Ils étaient tellement forts en gueule, avec un tel sens de la répartie et cette capacité à ridiculiser, à taquiner à la limite de la mesquinerie ! Je les respectais énormément, mais comment prendre la parole, trouver ma place dans ce récit familial ? J'ai beaucoup appris d'eux, mais du coup je me suis censuré à l'intérieur de ma famille. Ça aurait pu m'inciter à ne pas conter. L'inverse s'est produit : j'ai bu ma ciguë, le poison de cette parole très forte, à petites doses et j'en ai fait ma propre parole à l'extérieur de la famille, de la tribu.

L'imposteur

SPIRALE — Comment s'est fait le déclic ?

JEAN-MARC MASSIE — Ça ne s'est pas fait tout de suite. Ma parole se mettait en place sans que je le sache. Je me retrouvais dans la peau de mes oncles : je ne savais pas plus qu'eux que j'étais un conteur. Mais je savais que j'avais de la gueule. Je m'en rendais compte par ma capacité à faire rire, à retenir l'attention des gens. Mais la figure du conteur était disparue. C'est un peu comme à l'époque où Ferron constatait que le conteur traditionnel avait été évacué par la petite lucarne. Quand j'étais adolescent, la figure du conteur se résumait au Capitaine Bonhomme, à Franfreluche et au Père Gédéon. Ce sont de belles figures, mais un adolescent n'a pas envie de devenir un Capitaine Bonhomme. C'est David Bowie qui m'attirait. Mais, comme ce rêve était irréalisable, ma manière de prendre parole dans ma famille serait de prendre celle qui n'y existait pas : la parole savante. L'imposture commence. Imposteur dans ma famille. Imposteur à l'université. Je réussis à m'intégrer dans le système universitaire du Québec, puis dans le système français, mais à chaque fois c'est un saut quantique : de la culture populaire à la culture savante ; de la formation québécoise à la formation française. À Strasbourg, où j'ai fait une maîtrise en science politique, je devenais un Français, j'étais un Français. Imposteur encore une fois. À un moment donné, j'en suis revenu et j'ai eu une crise de québécutité très forte : « *Fuck you!* J'vais parler comme je vais parler et on va

me comprendre ! » J'ai retrouvé ma langue, j'ai retrouvé mon rythme, mon accent, mes jurons. Je n'ai pas pour autant abandonné la langue normative de la France, mais je savais que je pouvais jouer sur plusieurs tableaux. Ce qui a été ma grande découverte, c'est la liberté de ne pas être prisonnier de mon patois, de ne pas le renier, mais de savoir que je peux jouer entre la norme et la marge, entre le français de l'Académie et la langue de mon terroir. Il s'est joué là quelque chose qui ne m'a jamais quitté. Devenir caméléon ! Le conte m'a permis de réconcilier la parole familiale, la parole tribale avec une parole plus élitiste que j'ai trouvée ailleurs, notamment à l'université.

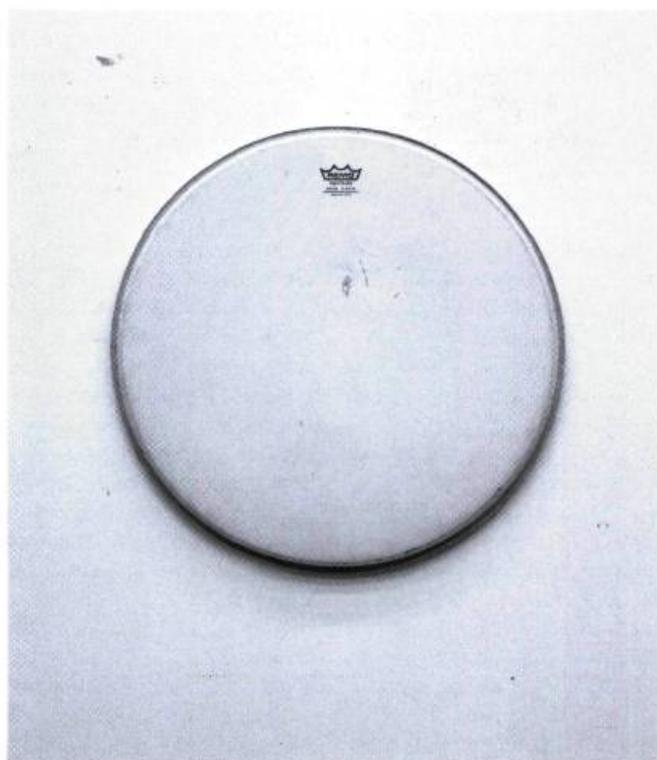
SPIRALE — On le voit bien dans le dernier spectacle auquel j'ai assisté, *La banlieue dans tous ses états*, alors que vous arrivez sur scène avec le recueil de poèmes de Pierre Nepveu, *Lignes aériennes*.

JEAN-MARC MASSIE — Ce qui se joue en ce moment avec le renouveau du conte au Québec, c'est le rapport entre la littérature et l'oralité. Ça se joue à différents niveaux. J'ai d'ailleurs entendu une belle boutade de littéraire : « On sait bien, les gens préfèrent se faire conter une histoire que de lire un poème. On régresse au stade oral ! ». Je l'ai entendue celle-là ! Ce n'est pas une régression, c'est le retour du refoulé. Ma position là-dessus — que j'ai illustrée en lisant Pierre Nepveu sur scène — c'est qu'il s'agit de vases communicants et qu'il ne faut pas établir de hiérarchie entre les deux. Ceux qui sont dans le dit comme ceux qui sont dans l'écrit ont à faire face à quelque chose qui dépasse l'écrit et l'oralité : l'image. La tension créatrice entre le dit et l'écrit doit persister. L'important, c'est qu'il n'y ait pas de cloison entre les deux. Ce n'est pas pour rien que, dans les *Dimanches du conte*, un spectacle s'appelle « Conte-moi un poème », et que, dans *La banlieue dans tous ses états*, on entend du Pierre Nepveu. J'ai tenté de mettre en place des passerelles. J'ai anticipé, je pense... On commence à y arriver de part et d'autre. Je ne suis pas le seul à le faire. Jocelyn Bérubé, qui est pour moi le conteur-poète, le fait depuis des années. Patrice Desbiens le fait aussi.

Continuité

SPIRALE — Vous avez une conception et une pratique tout à fait modernes du conte. Mais le conte n'est-il pas toujours et automatiquement lesté du poids de la tradition ?

JEAN-MARC MASSIE — Le conte a longtemps été victime — et l'est encore parfois — d'une image poussiéreuse. Il y a une modernité du



Pascal Grandmaison, *Manner*, 2003, impression numérique, 152,4 cm X 177,8 cm, avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin.

conte qui se met en place sans qu'on rejette certaines figures dites archaïques, comme cela s'est fait dans d'autres domaines. On évite les excès de l'hypermodernisation du Québec réalisée dans une logique de rupture qui n'admettait pas la continuité. Le conte traditionnel est bien vivant, très vivace. Certains le trouvent un peu dépassé; d'autres y embarquent à pieds joints, notamment la jeune génération qui recrée la continuité interrompue par la génération de ses parents babyboomers. Dans le renouveau du conte, il y a l'apparition du conteur actuel, moderne, contemporain — appelez-le le conteur de création, si vous voulez — et le retour du conteur traditionnel. Les conteurs traditionnels sont très présents dans le renouveau du conte. Ils s'adaptent tout en étant fidèles au conte traditionnel. Et, à côté d'eux, il y a des conteurs qui arrivent avec des musiciens, des guitares électriques, des claviers. Tous ces gens-là se parlent et se retrouvent dans les mêmes spectacles, les mêmes cabarets et les mêmes festivals. Ça marche au niveau artistique, économique, au niveau du spectacle et auprès du public. Le conte traditionnel n'est pas un lest, mais est mis au service d'une modernité du conte.

SPIRALE — Comment expliquer cette émergence du conte dans les dix dernières années du vingtième siècle?

JEAN-MARC MASSIE — Le temps a fini par jouer en faveur du conteur au Québec. Le temps

d'oublier les traumatismes des référendums de 1980 et de 1995 sur l'indépendance du Québec qui ont eu un effet désastreux sur une première émergence du conte après les années soixante-dix. Le temps aussi que les enfants des baby-boomers grandissent. C'est eux notre public! Pourquoi accrochent-ils? D'abord, ils n'ont pas les préjugés de leurs parents. Ensuite, ils sont sensibilisés aux cultures du monde et à tout ce qui vient des terroirs des autres pays. Le Québec est ouvert sur les autres cultures, mais souvent au détriment de sa propre culture, comme si elle ne pouvait qu'être une culture de ticcounes, un folklore mort. Les jeunes n'ont pas cette vision-là. Ils trouvent le folklore québécois aussi exotique que celui des autres cultures. Il y a aussi le métissage de notre musique traditionnelle avec des formes musicales modernes ou traditionnelles d'autres cultures. La Bottine souriante a fait un travail énorme en ce sens.

SPIRALE — Est-ce qu'il n'y aurait pas aussi, comme vous le suggérez dans votre *Petit manifeste*, le fait que la communauté se reforme autour du conteur?

JEAN-MARC MASSIE — Oui. Le conte abat le quatrième mur que l'on retrouve souvent dans les arts classiques de la scène. Le conteur peut être interpellé par le public et interpellé le public. Le jeune public n'a pas connu les grandes soirées de Noël et du Jour de l'An : la turlute, l'accordéon, le violon, le conteur, la bouffe, la

ripaille... pour les jeunes, c'est la planète Mars. Ils vivent ça par procuration, par l'intermédiaire du conteur. On ne trouvera peut-être pas ça dans le conte hyperspectaculaire des grandes salles, mais il y a beaucoup d'autres lieux de diffusion, comme les bars : à Montréal, le Sergent recruteur, le Café Rico, le bar l'Intrus; à Québec, le Fou bar. Dans ces lieux, le conte ajoute un surplus de convivialité : le silence qui n'y existe pas habituellement. Quand le conteur y entre, il fait taire l'assemblée pour mettre en scène un récit, une anecdote, la petite histoire qui se cache derrière la grande. Ce qu'il met en scène, c'est aussi la convivialité de la fameuse veillée canadienne. Les gens ont l'impression de reprendre contact avec quelque chose qui n'existe plus, qu'ils croyaient ne plus revivre.

SPIRALE — C'est en ce sens que vous opposez le conte à la culture spectaculaire?

JEAN-MARC MASSIE — À la culture de masse en tout cas, hollywoodienne. Le danger de la spectacularisation est toujours là. Pour les conteurs comme pour les autres artistes de la parole, rien n'est gagné. Mais quand ça marche, le conte amène un autre rapport à l'image. C'est une image que l'on construit ensemble. Il y a des soirées de contes qui sont beaucoup plus près du théâtre que d'une soirée de contes traditionnelle. Je n'ai rien contre. Mais au Fou bar, à l'Intrus ou dans les *Dimanches du conte*, par exemple, il y a une magie qui se crée et qui se rapproche de la veillée traditionnelle. Malgré la scène et le micro, il y a un contact avec le public. Dans ces soirées, il y a souvent un animateur, un passeur — je préfère le mot passeur à celui d'animateur — qui lie le tout et favorise la convivialité en prenant à partie les gens de la salle.

Construire des passerelles

SPIRALE — C'est le rôle que vous jouez souvent et que vous aimez jouer.

JEAN-MARC MASSIE — Je suis conteur; j'ai mes propres spectacles. Mais, plus souvent qu'autrement, je me retrouve dans ce rôle d'animateur-passeur. Tout au long de notre entrevue, ma préoccupation de faire se rencontrer les choses s'est dégageée : rapport entre les poètes et les conteurs, entre le dit et l'écrit, entre les littéraires et les gens de tradition orale. Est-ce mon côté messianique? Je sens que j'ai quelque chose à faire dans ce tissage. Et je le fais! J'aime mettre en rapport des gens qui, de par leurs pratiques respectives, ne le seraient peut-être pas. Le spectacle devient un prétexte pour que les choses communiquent, pour que l'interdisciplinarité ne soit pas un mythe. Je ne demande pas au poète de devenir conteur, au conteur de devenir poète. Je leur demande de se rapprocher, sachant qu'une altérité radicale persistera toujours entre ces formes. Si le gâteau lève ou ne lève pas, cela tient au rapport entre l'artiste et le public, mais aussi au passeur. Je ne me désresponsabilise pas. Je me donne comme fonction la mise en place de la trame du

spectacle, de la rencontre. Je donne des clefs, des repères. On ne sait pas exactement la forme finale que ça prendra. Ça devient une performance. Je suis partout et nulle part à la fois. C'est dans ce *no man's land* que je me sens le mieux, dans ce qui est à construire. J'y trouve ma liberté et je demande aux autres d'y trouver la leur.

SPIRALE — Il me semble que vous assumez ainsi un rôle assez rare : celui d'amener des conteurs aux pratiques diverses à se rencontrer et de les mettre en position de dépasser leur propre univers et de se transformer.

JEAN-MARC MASSIE — Ce qui est rare, c'est qu'en même temps que l'on montre une forme qui évolue, en mettant en relation des conteurs traditionnels et des conteurs de création, il y a le commentaire de l'animateur-passeur sur ce qui est en train de se faire. Cette mise à distance, c'est ce que je ne peux pas refouler : ma culture intellectuelle, d'universitaire. Cette manière de faire don du relief à la parole conteuse. Mais il faut faire gaffe : sans les conteurs, mon commentaire ne rimerait à rien. Aussi bien faire un *one man show*!

SPIRALE — En ce sens, vous rejoignez Ferron qui a montré que le conte restait vivant en se résituant dans un nouvel environnement par le repiquage.

JEAN-MARC MASSIE — Tout à fait. Je donne aux gens l'occasion d'ôter leurs lunettes. En présentant chaque conteur, j'historicise. Il faut que ça fasse sens. Sinon tu as manqué ta cible, que tu sois conteur, sculpteur, peintre, écrivain. Tu peux te donner l'illusion de faire sens tout seul dans ta bulle, mais faire sens, ça implique l'ouverture au disparate de son environnement, au fait divers, à l'hypercatastrophe mondiale. C'est construire des passerelles, sortir de sa camisole de force, de sa chambre capitonnée, dire : « Je vais vous rendre accessible ma folie l'instant d'un livre, l'instant d'une peinture. » L'artiste incompris? Oui, mais il faut faire attention. Je le dis parce que j'ai eu à me battre avec ce discours de l'artiste maudit que j'ai déjà tenu, avant de me rendre compte que ça pouvait être une belle excuse pour ne pas travailler et ne pas être généreux envers le récepteur qui est Monsieur et Madame tout le monde. Je ne conte pas, je ne crée pas seulement pour l'élite. Je crée pour l'En-bas et l'En-haut. Et pourquoi y aurait-il un En-haut et un En-bas? Je conte, point à la ligne. La plus belle réussite est de toucher à la fois la culture populaire et la culture dite élitiste, différentes couches sociales, différentes sensibilités du public.

SPIRALE — Votre pratique du conte est celle de la corde raide.

JEAN-MARC MASSIE — La corde raide, c'est le dosage, c'est quand j'entre dans le discours savant sans en avoir l'air, en faisant presque la texture du conte. C'est être là où on ne m'attend pas. C'est le jongleur. C'est le funambule : il y a un filet mais avec de grosses mailles. Tu peux tomber dans le filet et passer à travers les mailles. Le conteur devient la figure de la transgression,

amène l'auditeur avec lui, l'instant d'un conte, dans ces lieux où on ne va pas habituellement. Selon la nomenclature de Pons, il y a les conteurs de répertoire, traditionnels entre autres, et les conteurs de création. Je suis dans l'entre-deux, en fait assis entre cinq ou six chaises. On a qualifié ce que je fais de « conte mutagène ». Je suis — je le dis en boutade — un conteur mutagène, c'est-à-dire en constante mutation, en constant renouvellement, au niveau de la forme comme du contenu. C'est la dénomination avec laquelle je me sens le mieux, mais ce n'est pas un genre. À cet égard, je me sens près de Ferron qui était non seulement à la limite de deux formes, l'écrit et l'oral, mais qui, à l'intérieur même du conte, incarnait les genres à venir : le conte urbain, le conte de la banlieue. Il a été un passeur nécessaire. Le travail qu'il a fait en allant du dit à l'écrit, les conteurs sont en train de le faire de l'écrit au dit.

Parole conteuse et discours savant

SPIRALE — Cette démarche en sens inverse est une façon de le retrouver.

JEAN-MARC MASSIE — Tout le monde dit : « C'est évident, c'est par les conteurs qu'on redynamise *Les contes du pays incertain*. » Pourtant ça ne l'était pas avant que le spectacle soit monté. Ce qui m'a séduit chez Ferron, c'est le pays incertain. Ferron m'a fait comprendre que ce que j'étais en train de faire comme conteur, c'était de nommer et de faire vivre le territoire. Pour lui, le conte mettait en place une géographie, superposait le pays imaginaire sur le pays réel. J'ai pris un plaisir fou à lire votre livre *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*. Vous faites une analyse du rapport de l'écriture de Ferron au territoire, à la géographie : nommer ce que l'on n'est plus, nommer autrement. Je n'aurais jamais animé un show sur Ferron si je n'avais pas lu le *Cartographe de l'imaginaire* et la préface de Victor-Lévy Beaulieu au *Contes*. J'ai compris que si Ferron m'ébranlait à ce point, c'était parce que je le recevais comme un simple lecteur. Ce n'était pas l'universitaire qui lisait Ferron, c'était le conteur. J'étais aussi touché que lorsque je regardais *Pour la suite du monde* de Perrault. On me ramenait à un passé, à une mémoire dont on m'avait coupé. Mon arrière-grand-père était un pêcheur gaspésien indépendant qui s'est fait tabassé par des commerçants anglais. Ferron et Perrault ont été des éléments déclencheurs. Miron également. Avant eux, il y avait eu Hubert Aquin dont je me sentais proche parce que j'ai étudié comme lui la science politique à la Sorbonne. La complexité de ses constructions et de ses structures narratives ont influencé ma manière de structurer les soirées de contes et d'y introduire le regard sur le spectacle en train de se faire. Dans mes premiers contes, Aquin était très présent au niveau des formes et des thématiques. Je ne les fais plus depuis que je les ai écrits, comme si la forme écrite m'interdisait leur retour à l'oralité.

Est-ce pour cela que la phrase de Ferron me parle tant — « *Je suis le dernier d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite* » — et que votre regard sur Ferron me rejoint? Votre discours savant est là, mais incarné et enraciné. Il y a quelque chose qui ramène toujours au-delà de l'argumentation, quelque chose de viscéral. C'est sans doute ce qui m'a poussé à inventer un dialogue entre « Maître L'Hérault » et le « Maréchal Ferron » dans *Les contes de Jacques Ferron, spectacle créé par l'initiative de Luc Gauvreau*. Avant qu'on vous la raconte, si ce n'est déjà fait, je vous résume la chose. En préparant le spectacle, j'avais relu mes notes sur Ferron, dont celles sur le *Cartographe de l'imaginaire*. Au moment de présenter Christian Vézina, je me dis : « Citer Pierre L'Hérault, c'est peut-être aller trop loin! » Je ne voulais pas le faire n'importe comment et surtout pas avoir l'air d'en rire. Au contraire. Je suis entré en scène et j'ai improvisé la rencontre de « Maître L'Hérault » et du « Maréchal Ferron ». Ça été une des interventions les plus réussies. La réception était presque tribale. Ceux qui vous connaissent et vous ont lu jouissaient de la référence. Ceux qui ne vous connaissaient pas y ont vu une fable de Lafontaine, « Maître Corbeau ». Maître L'Hérault n'est pas Maître Corbeau, mais les images jouaient. J'ai imaginé un dialogue qui reprenait les thématiques du *Cartographe de l'imaginaire* que je me réappropriais dans une performance ludique. C'était fascinant parce qu'il y a une poésie dans ce que Ferron fait et que l'on retrouve dans votre analyse. J'ai essayé de rester fidèle à cette poésie. Ça revient à ce qu'on disait : on peut tout faire passer. Tout est dans la manière et tout est dans le respect. Si tu ne respectes pas l'objet que tu as à faire passer, ça peut t'exploser entre les mains. Le respect était là. C'était le respect d'une géographie, du territoire. Les gens sentent cela et ça les touche. Le passeur, c'est ça. L'emballage, c'est sa marque. Ça me gênait de vous en parler, mais je me disais : « Il va sûrement y avoir quelqu'un qui va lui en parler. »

SPIRALE — Je suis très touché. Devenir l'un de ses personnages, peut-on trouver plus bel hommage de la part d'un lecteur-conteur? Et Ferron s'amuserait bien de voir un « *faiseur de thèse* » devenir un personnage de conte! Je regrette beaucoup de ne pas avoir pu voir ce spectacle.

JEAN-MARC MASSIE — Ce qui est bien, c'est qu'en tant qu'artiste, en tant que conteur, je n'ai pas l'obligation d'être parfaitement fidèle à la citation à la virgule près. Mon obligation consiste à ne pas trahir l'esprit. Comme on est hors du lieu du savoir, je laisse jouer la liberté de l'intertexte. Ce que j'ai capté au dernier show de Ferron c'est que toute référence est utilisable, y compris le discours savant. Comment l'utiliser? Tout est là.

PROPOS RECUEILLIS ET MIS EN FORME PAR
PIERRE L'HÉRAULT